1

C'est moi qui ai la râpe à fromage de luxe de chez Williams-Sonoma. Et la bougie à trois mèches, d'une épaisseur indécente, que sa sœur nous a offerte. J'ai aussi gardé les bandes dessinées du *New Yorker*, découpées et conservées afin d'être enfin décryptées un jour de pluie. J'ai même le thermomètre à affichage instantané pour prendre la température dans l'oreille (je ne tombe jamais malade, mais il y tenait particulièrement).

J'ai récupéré tout ça lors d'une scène de rupture digne de celle de *The Jerk*, durant laquelle un Steve Martin ivre, son pantalon sur les chevilles, titube jusqu'à la porte, s'emparant de tout ce qui lui tombe sous la main. Sur le moment, j'étais fière que mes hurlements l'aient obligé à m'abandonner le mode d'emploi de la bougie, rédigé à la main par sa sœur. Mais j'ai été profondément déçue quand je l'ai lu : « Ne pas faire brûler plus d'une heure. » Je me suis torturé l'esprit tout le long du vol pour Santa Barbara à me demander à quoi je m'exposais en la laissant brûler plus longtemps. Une explosion ? Des fumées toxiques ?

Pour la première fois de ma vie, je bois de vrais bloody mary durant le vol, au lieu d'un simple jus de tomate assaisonné de sel de céleri. Mes inquiétudes concernant la

bougie fatale fondent comme de la cire et se transforment en une jovialité avinée. Je régale ma voisine, une vieille dame distinguée vêtue d'une robe Laura Ashley, des détails de ma rupture avec Louis. Quand je traite la garce de l'Iowa de « traînée machiavélique », les sourcils de la dame se rapprochent. Serait-elle originaire de l'Iowa ? Je lui assure que je ne prends pas toutes les garces de l'Iowa pour des traînées machiavéliques.

Je suis agréablement surprise quand la vieille dame remarque qu'il reste des sièges libres dans le fond, sourit gentiment et s'esquive, un parfum de grand-mère dans son sillage. Je me glisse côté hublot et laisse aller ma tête contre la paroi de plastique froid.

Je sombre dans le sommeil en pensant à mon mariage, mon grand mariage, mon très cher et parfait mariage. Et à mon brillant avenir, fortement compromis.

Je m'éveille quand l'avion touche le sol. Des applaudissements retentissent et, dans une minute d'euphorie, je crois qu'ils me sont destinés.

J'étais en train de rêver que j'essayais des vêtements dans une version irréelle du rayon « robes de soirée » du grand magasin de mon enfance. Les modèles de chez Donna Karan, Armani, Gucci, et Dior s'amoncelaient dans la vaste cabine d'essayage rose nacré. Tout ce que j'enfilais transformait mon corps en copie de celui de Halle Berry. Depuis quand avais-je des fesses aussi parfaites ? Je ne pouvais plus m'arrêter de tourner encore et encore afin de m'admirer dans le miroir. Comme un vieux labrador cherchant à s'allonger pour la sieste, je tournais, tournais, à la recherche du meilleur point de vue.

Je tendais la main vers l'étiquette d'un fourreau Missoni,

mais ne parvenais pas à déchiffrer le prix inscrit dessus. Je demandais au responsable (qui bizarrement était mon professeur de CM2, M. Bott) de m'aider. Il me répondait : « Tu n'as jamais bien su lire, Elle », me remettait une carte de crédit de chez Neiman Marcus et me déclarait : « Prends le tout, somptueuse créature. » Les jeunes et ravissantes employées applaudissaient.

Un sourire modeste aux lèvres, j'ouvre les yeux. De l'autre côté de l'allée, un couple d'un certain âge applaudit. Parce que l'avion a atterri. Comme si un atterrissage réussi avait davantage d'importance que des fesses parfaites dans une robe Missoni…

Je me redresse dans mon siège, grognon à cause d'un torticolis. Que mon shopping orgasmique ne soit qu'un rêve n'arrange rien. Ni le fait que mes pieds aient enflé jusqu'à atteindre la taille d'ananas et refusent de réintégrer mes boots, me forçant à laisser les fermetures Eclair ouvertes.

J'observe l'aéroport de Santa Barbara à travers le hublot. Il ressemble à une hacienda espagnole. Je ne suis revenue qu'une fois depuis l'université. A la vue de cet endroit familier, la nostalgie m'envahit et je me sens rajeunir — j'ai hâte d'impressionner mes amis et ma famille par toutes les choses brillantes que j'ai apprises à Georgetown, sans parler de mon fabuleux fiancé avocat et du style de vie des milieux mondains de Washington. Rassérénée, je descends les marches en direction du tarmac, me préparant presque aux flashes des appareils photo des paparazzi.

Quelque chose cloche. Les feux de piste m'aveuglent et l'air glacé gifle mon visage. Un vertige à donner la nausée me submerge. Tandis que je me cramponne à la rampe, la vérité m'assaille : je n'ai plus vingt et un ans, et tout ce

qu'il me reste de Georgetown, c'est le souvenir de mon soulagement quand j'ai obtenu mon diplôme. Ma famille ne vit plus ici, mon fabuleux fiancé m'a plaquée pour une garce de l'Iowa, je n'ai jamais eu de style de vie particulier — et maintenant, je n'ai même plus de vie.

Je me mets à pleurer. La vieille dame aux allures de grand-mère pose une main sur mon bras. Elle me dépasse dans un frôlement en murmurant : « Ecartez-vous, espèce de débauchée ! »

Je décide à l'avenir d'éviter la vodka dans mes bloody mary aériens.

A la livraison des bagages, j'aligne sur le chariot ma septième valise (sur treize, mais certaines sont vraiment petites) quand Maya déboule. Elle est toujours aussi mignonne qu'au lycée, avec ses courtes boucles blondes ébouriffées, ses immenses yeux verts et sa menue silhouette d'adolescente qui ne lui fait pas paraître ses vingt-six ans. Tout le contraire de moi. Je suis grande, avec de longues boucles sombres, et plus en courbes que menue.

Le visage épanoui, elle me sourit et je me sens soudain fatiguée et misérable, avec mes cheveux tout emmêlés et mes yeux bouffis. Elle remarque mes boots ouverts, mon expression désorientée, et ouvre les bras. Je m'y jette, en larmes.

— Oh ! Elle, pouffe-t-elle, tu n'as pas changé !